



EXTRAITS REVUE DE PRESSE

avril 2011

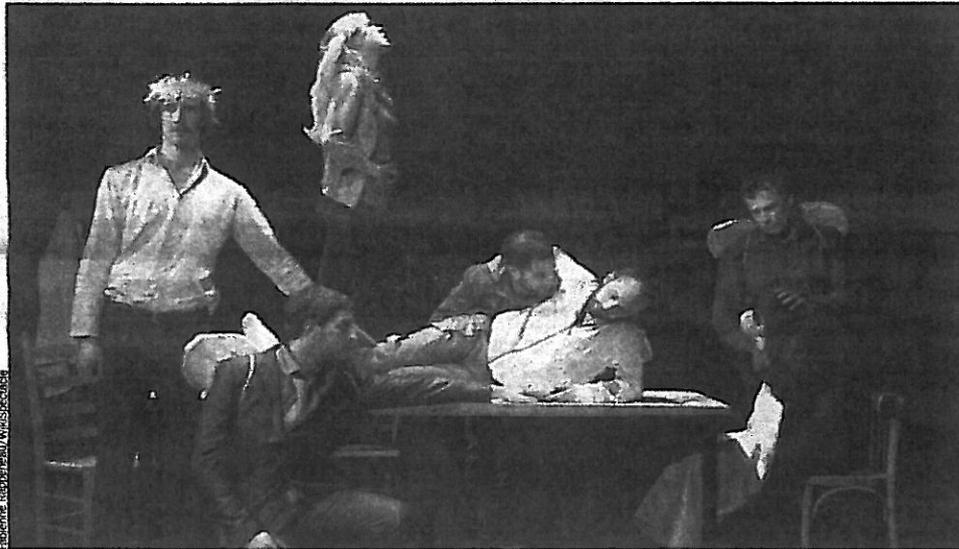

**HAUTE COUTURE
JOHN GALLIANO**

Renvoyé par Dior en mars dernier, le couturier vient également d'être renvoyé de l'entreprise qui portait son nom, mais dénommé à 91 % par Dior, selon le quotidien américain *Women's Wear Daily*. Une vidéo accablante, diffusée par le tabloïd anglais *The Sun*, Fa montré, visiblement ivre, déclarer « *fadoze Hitler* ».

THÉÂTRE

Courir à perdre haleine en rêve ou après un rêve...

La compagnie Les sans cou ne manque pas d'idées, qui présente *J'ai couru comme dans un rêve (précipité d'intranquillité)* au Théâtre de l'Atalante.



Romain Cottard, Paul Jeanson, Clément Aubert, Arnaud Pfeiffer et Frédéric Van Den Driessche, côté garçons, et Éléonore Jonquez-Simon et Esther Van Den Driessche, côté filles, prennent vigoureusement possession du plateau comme des coulisses.

Ne pas se fier au titre de la pièce. Ne pas se fier à la météo. Ne pas se fier à la tête du voisin, qui ressemble au meilleur ami du gars amoureux de l'actrice. Bref, se laisser porter par la curiosité, le lieu et le sous-titre de la pièce : « Précipité d'intranquillité ». *J'ai couru comme dans un rêve (précipité d'intranquillité)* est donc la dernière création collective d'une jeune compagnie, Les sans cou, qui met ici en scène des jeunes gens d'une bonne vingtaine d'années. Ils passent de l'euphorie à la dépression sans autre forme de procès, portés par les vagues à l'âme symptomatiques d'une génération dubitative.

Cela pourrait avoir un goût de déjà-vu, déjà entendu. Il se trouve qu'ici, ces tranches de

vie éclairent avec tact les désirs et les désarrois d'une bande de copains et de frangins grands ensemble, séparés par les aléas de la vie et qui se retrouvent, à l'annonce de la mort imminente de l'un d'eux, chez un vieil oncle. Ces retrouvailles auraient pu servir de prétexte pour dérouler le fil nostalgique d'une vie fauchée à vingt ans. Ce n'est pas le cas.

LA RADIOGRAPHIE PLUTÔT JUSTE D'UNE JEUNESSE

Si le canevas de la pièce est mince et casse-gueule, la mise en scène évite les écueils et les vraies-fausses bonnes idées avec l'adresse et la concentration du skieur avant la descente. C'est un portrait générationnel en pointillé et habilement reconstitué, avec celle qui a « réussi » dans la finance, bosse non-stop, n'a

Vingt ans, ça devrait être l'âge de déraison, de tous les possibles.

pas le temps d'aimer ; l'éternel copain, discret mais toujours là ; l'acteur raté qui a tourné animateur d'émissions de télé-réalité plus trash les unes que les autres ; le frangin un peu looser, amoureux fou de sa copine danseuse. Le vieil oncle qui a vu grandir toute cette progéniture est une espèce de meneur de jeu aux allures donquichottesques, complètement allumé. Il joue le metteur en scène de la pièce, tous les seconds rôles, et pousse des chansonnettes aussi extravagantes qu'incongrues. Vingt ans, ça devrait être l'âge de déraison, de tous les

possibles. Sous nos yeux est représentée cette radiographie plutôt juste d'une jeunesse qui se heurte sans cesse à des murs invisibles, mue pourtant par un vrai désir de vivre.

TOUTE LA PALETTE DES EMOTIONS

Pas d'idéal à l'horizon qui pourrait donner un sens à leur vie, juste le temps qui passe, doucement, jamais assez vite à cet âge, l'amour, un peu, et encore. La famille comme valeur refuge ? Ce serait trop simple, car derrière les fous rires, on devine une envie de ne pas laisser filer. Alors ces jeunes gens s'accrochent, se bousculent, se coupent la parole et tentent de vivre dans un monde qui les ignore.

Dans un décor minimaliste, pour ne pas dire sans le sou (une table, quelques chaises

et autres accessoires), on assiste à des joutes verbales, à des pas de deux, à des scènes qui pourraient ressembler à des sketches mais n'en sont pas, et tout ça finit par faire théâtre, porté par une sacrée énergie et une histoire qui, sous des allures décousues, tient le spectateur en haleine et sait jouer de toute la palette des émotions. Il faut dire que les acteurs, dont la complicité est évidente sur le plateau, ne font pas semblant. Romain Cottard, Paul Jeanson, Clément Aubert, Arnaud Pfeiffer et Frédéric Van Den Driessche (l'oncle Benz) côté garçons et Éléonore Jonquez-Simon et Esther Van Den Driessche côté filles prennent vigoureusement

possession du plateau comme des coulisses.

Ces derniers temps, certaines études se sont penchées sur les conditions de vie de la jeunesse. Toutes coïncident sur le peu d'espoir collectif. Il est curieux de constater qu'au théâtre, ces derniers temps, beaucoup de compagnies choisissent de la jouer collectif : partage des tâches, des rôles, mise en commun des écritures, du jeu. Histoire de conjurer ce mauvais air du temps ?

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au Théâtre de l'Atalante, 10, place Charles-Dullin, 75018 Paris. Tél. : 01 46 06 11 90. Puis du 24 au 29 mai au studio d'Asnières (Hauts-de-Seine). Tél. : 01 47 90 95 33.

POINTS CHAUDS
À Rouen avec Rubens, Van Dick et Jordaens

Le musée des Beaux-Arts de Rouen consacre du 15 avril au 3 juillet une exposition aux dessins de Rubens, Van Dick et Jordaens, illustrant le baroque en Flandres au XVII^e siècle, au moment où cette province retourne dans le giron catholique après avoir été tentée par la Réforme protestante.


Raoul et Jean Dufy au musée Marmottan à Paris

Le musée Marmottan Monet réunit les frères Dufy pour une exposition ouverte jusqu'au 26 juin. Raoul (1877-1953) a étudié aux Beaux-Arts de Paris. Jean (1888-1964), lui, s'est formé tout seul. Le premier, après avoir suivi un moment le mouvement Impressionniste, s'est tourné

vers le cubisme et le fauvisme. Le second a opéré une synthèse entre tradition et avant-garde. Ils ont laissé, chacun, plusieurs milliers d'œuvres, dominées par les mêmes couleurs et structurées en séries.

La France restituée à Séoul des manuscrits anciens

La France a restitué à Séoul des manuscrits coréens saisis en 1866 par des militaires français et conservés depuis à la Bibliothèque nationale de France. Deux conteneurs transportant 75 volumes des « Uigye », manuels illustrés sur le protocole royal, écrits durant la dynastie Chosun (1392-1910), sont arrivés jeudi à l'aéroport Incheon de Séoul. Les ouvrages seront conservés au Musée national sud-coréen.

Notice: Undefined index: code in /web/clients/e/eliaedi2/includes/metas.php on line 15

La Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle



Entretien /

**Igor
Mendjisky**

**Tous ensemble
au présent**

**Changement de cap après
un *Hamlet* au Mouffetard,**

**Igor Mendjisky et la compagnie des Sans cou
proposent une création collective à l'Atalante : *J'ai
couru comme dans un rêve (précipité d'intranquillité)*
qui met à l'honneur un théâtre du vivant.**

Pourquoi avez-vous décidé de procéder à une création collective ?

I.M : Dans notre compagnie, nous avons tous autour de trente ans et nous éprouvons la nécessité de nous demander pourquoi nous avons envie de faire du théâtre aujourd'hui. Nous nous sommes donc réunis pendant trois mois en nous interrogeant sur ce dont nous avons envie de parler. Qu'est-ce qui nous bouleverse aujourd'hui ? Qu'a-t-on envie de raconter ? Chacun apportait chaque jour un article de journal, un poème, un tableau... Et petit à petit, nous avons défini ce projet.

De quoi parlera-t-il ?

I.M : *J'ai couru comme dans un rêve* est l'histoire d'un homme d'une trentaine d'années qui apprend qu'il ne lui reste que quelques jours à vivre en raison d'une tumeur foudroyante. Et dans le même temps que sa compagne est enceinte. A partir de là, il va devoir définir ce qui lui paraît essentiel dans la vie.

Pourquoi ce besoin à 30 ans de se confronter à la présence de la mort ?

I.M : Nous avons envie de faire un théâtre du vivant. Ce qui porte les gens à se rendre au théâtre, c'est certainement ce besoin de voir quelque chose qui se passe en direct, de quelque chose où on est tous ensemble au présent. C'est pourquoi nous avons voulu créer un spectacle qui vienne de nous, qui nous appartienne, où les acteurs chaque soir se parlent vraiment, où ne se pose pas le problème de cette musique qui s'installe dans la répétition des représentations.

« Nous avons voulu créer un spectacle qui vienne de nous, qui nous appartienne, où les acteurs chaque soir se parlent vraiment. »

Vous laisserez une large part à l'improvisation ?

I.M : Le spectacle s'est constitué à partir de séances d'improvisation. Il n'y a pas de texte. Seulement un squelette narratif que nous avons construit ensemble, un peu à la manière de Mnouchkine, en travaillant sur des scènes et des personnages jusqu'à ce qu'ils nous paraissent fonctionner. A quelques jours de la première, nous n'avons toujours rien fixé par écrit, hors certains passages obligés pour la cohérence dramaturgique. Sur scène, les comédiens se parleront vraiment. Chaque soir, le spectacle sera différent.

Pour dire quoi au final ?

I.M : Pour construire un théâtre qui serve de sas avec la société. Aujourd'hui, chacun se retrouve impuissant face à un monde dont on se demande où il va. L'incessant surplus d'informations nous condamne à être des spectateurs passifs, à mener un combat invisible et inopérant. L'annonce de la mort prochaine du personnage rend plus urgente encore pour lui la nécessité de définir un sens à la vie. Avec le théâtre – il est aidé dans sa quête par un dramaturge qui lui propose un pacte fabuleux – on retrouve à la fois la possibilité de s'inventer et de se retrouver. Comme le dit Mouawad dans *Incendies*, « maintenant qu'on est ensemble, ça va mieux ».

Propos recueillis par Eric Demey.